

Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir

Par ÉMILE HENRIOT, de l'Académie française, [Le Monde](#) du 7 janvier 1959

La plus grande injustice est de naître pauvre, contrefait, affligé de maux hérités, sans espoir de guérir, de se redresser, d'échapper à sa condition d'origine. Quelle malédiction vous fait être nègre aux États-Unis, pygmée dans la grande forêt tropicale, aux Indes futur mort de faim ? La bourgeoisie la mieux portante aussi a ses mal-nés : le rejeton demeuré de parents normaux ; et, le pire, l'enfant intelligent de père et de mère qui ne le sont pas. C'est le cas de Mlle Simone de Beauvoir, qui raconte aujourd'hui pourquoi, dans un nouveau livre, que l'affluence autour des prix avait fait mettre de côté (c'est un des plus intéressants de l'année) : *Mémoires d'une jeune fille rangée*¹. Cela pourrait porter en sous-titre : « Histoire d'une libération ».

Une autre se serait accommodée de ces bons parents, aux intentions excellentes, mais bornés, eux-mêmes héritiers d'opinions toutes faites et conformistes bien-pensants. Il suffisait en face d'eux d'un peu d'hypocrisie ou d'indifférente obstination pour assurer son quant-à-soi en sauvegardant les apparences d'une soumission respectueuse, comme il en va dans les familles libérales, où la porte de secours individuelle reste ouverte. Mais Mlle Simone de Beauvoir n'est ni soumise, ni respectueuse, ni libérale. Elle n'a jamais non plus été désintéressée d'elle-même, jusque dans le temps où elle se croyait une vocation religieuse. Ce que j'en dis, ne la connaissant pas, ne l'ayant même jamais vue, est pour l'avoir lue seulement, et l'imaginer d'après le portrait qu'elle nous propose d'elle enfant, puis adolescente et jeune affranchie intellectuelle, ayant coupé les ponts et pris nettement son parti. Cela non sans acidité ni aigreur et jugements durs, aussi bien sur elle que sur les siens et sur ses entourages successifs. Lucide, intelligente et forte en thème, c'est certain ; et assez longtemps divisée en elle-même, entre ses aspirations confuses et le filial amour des siens ; mais son esprit d'indépendance devait l'emporter de bonne heure contre l'esprit de charité, au point que son goût de la vérité rigoureuse lui fait aujourd'hui tracer, dans son livre, de sa mère pieuse, autoritaire et aux vues courtes, de son père charmeur et bêta de très cruelles caricatures. Mlle de Beauvoir doit trouver bien sot le scrupule du bon fils de Noé qui jetait son manteau sur la nudité de son père ivre. Mais moi aussi j'ai un scrupule à son endroit, relativement à cet esprit de charité, qu'il serait injuste de lui dénier complètement, puisqu'elle a opté pour l'humanité, dans l'universel et dans l'absolu ; fatalement, contre les personnes. Y a-t-il là nécessairement contradiction ? J'y vois plutôt un parti pris passionnel pour les idées, au nom de son individualisme intégral. La révolte de « la jeune fille rangée » a d'abord eu pour essentiel objet sa propre conquête, la place nette faite autour de soi pour penser d'abord à sa guise, avant d'aller où bon lui semblerait. L'ayant lue attentivement, et avec un vif intérêt, car littérairement peu de femmes ont avec cette franchise et cette vigueur accompli un pareil travail d'homme, il me semble apercevoir dans le peu féminin auteur du *Deuxième Sexe* et des *Mandarins* l'exemple même de la différence qu'il y a entre l'indépendance et la liberté ; l'indépendance étant révolte, et la parfaite liberté pouvant aboutir à une soumission choisie. Nous aurons vu dans ces *Mémoires d'une jeune fille rangée* et qui se dérange, furieusement et courageusement férue d'indépendance, Mlle de Beauvoir la gagner victorieusement, sans devenir vraiment pour cela un être libre. Ou alors c'est qu'on ne s'entend pas sur le sens du mot liberté. Je vois la liberté, pour moi, plus nonchalante, plus mouvante ; plus critique et plus solitaire : et, par définition, dégagée de l'esprit de système, se refusant à tout engagement, si elle est à soi-même et en soi-même un absolu ; avec en chacun de nous cette limite qu'est l'objection de conscience aux exigences d'une liberté sans frein, et par cela même inhumaine. Voilà de quoi me faire bien moquer par Mlle de Beauvoir, philosophe professionnel ; moi qui ne le suis même pas au titre d'amateur et qui ne dispose pas comme elle de dialectique et de vocabulaire adéquat. Au delà, je dois donner dans ce que je la vois appeler le « volontarisme », qui est la doctrine ou la propension de ceux qui croient à une certaine résistance de l'esprit contre les forces obscures qui nous mènent, jusqu'à ce que cette possibilité vitale d'opposition (la vraie liberté) vienne à manquer.

De cette résistance, la moitié du livre de Mlle Simone de Beauvoir offre un très émouvant exemple. L'ouvrage part un peu lentement, et l'abondance de plume de l'auteur, plus analytique qu'artiste, sans lui permettre de choisir, le fait trop complaisamment s'étaler en choses dites et redites, qui auraient gagné, en nerf, en puissance de choc, à être allégées. Mais une fois entré dans la description de ce milieu petit-bourgeois du début du siècle qui vit naître Simone en 1908 (il n'y a pas d'indiscrétion à préciser, c'est elle-même qui donne la date) l'intérêt accroche, par une peinture sans fadeur de l'époque encore très fade où les plus honnêtes gens du monde s'accommodaient de vivre dans une convention générale qui n'était pas encore le mensonge, quand le mensonge du conformisme n'est apparu dans tout son creux qu'après l'épreuve de la Grande Guerre, aux yeux de la nouvelle génération qui l'a suivie. Simone de Beauvoir n'a pas été une enfant malheureuse. Elle aimait sa mère, charmante et douce, autant qu'on lui obéissait ; son père, lui, était délicieux, homme fantaisiste, élégant et amusé d'elle. Mais ce père et cette mère vivaient sous la règle reçue, et non discutable, où les mots de devoir, de convenance et de bienséance avaient encore toute leur vertu, où l'honneur, la patrie, l'armée, la religion, le respect de toutes les autorités, ne laissaient pas, pour la société bien-pensante et encore en majorité dirigeante, la moindre faille où se pussent glisser le doute, la critique et la discussion, instruments modernistes de l'esprit du mal. Mlle de Beauvoir enfant rempli

¹ Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Gallimard.

avec obéissance les devoirs qu'on attendait d'elle. Elle fut une petite fille croyante et mystique. Elle pensa entrer en religion. Elle ne doutait point que ses parents n'eussent raison en toute chose ; que sa mère n'avait raison de la coiffer et de la vêtir sans grâce et modestement, ainsi que sa plus jeune sœur ; que son père, grand patriote, ne fût justement fondé à tenir le colonel Henry pour un bon serviteur de la France, avec son « faux patriotique », et à trouver plaisantes les purges à l'huile de ricin infligées par les camelots du roi aux jeunes sillonnistes qui leur tombaient entre les mains. Cela jusqu'au jour où, grandie, la jeune fille commença de mal supporter d'être fagotée, de ne pouvoir lire que les pauvres livres permis, d'être surveillée du regard si elle rêvait ou semblait absente ; et de moins admirer son père, comédien de salon, aimable et séduisant dans le monde, et figure maussade et médiocre à la maison. Cela jusqu'au jour, autrement dit, où elle commença de juger ce qui lui était imposé, et de s'apercevoir qu'elle devenait suspecte aux siens parce qu'elle devenait aussi moins malléable et plus perspicace. Mais elle croyait encore aux lois enseignées, et elle respectait toujours les tabous. Ces contradictions sont émouvantes dans l'esprit de l'enfant travaillée d'inquiétudes, et que sa solitude, née des différences, épouvante encore, avant de devenir pour elle un lieu d'orgueilleuse retraite d'où prendre enfin l'essor et le départ, hors de l'oppression.

C'est que l'intelligence en elle était née, ou s'était ouverte ; sujet de méfiance pour les siens, et d'espérance pour elle-même, une fois soutenue l'épreuve des premiers contacts avec d'autres êtres. Les années d'école de Mlle de Beauvoir donnent lieu, dans son souvenir, à d'assez cruels règlements de comptes. On l'avait mise dans une célèbre pension de jeunes filles, appelée du nom d'un tramway sur la rive gauche ; tenue par des institutrices rigoureuses et idéalistes, pensant bien, étayées de fermes principes, et dont l'esprit sévère n'admettait pas le moindre écart, quant aux bonnes manières, au maintien, à l'obéissance et à la soumission des regards, des âmes, des intelligences. Simone de Beauvoir y déplut, autant qu'elle devait, dix ans, s'y déplaire elle-même, toute laborieuse et souvent première qu'elle était. Je ne sais si tous les noms propres que l'on rencontre dans ses *Mémoires* sont des noms vrais ou masqués. Mais on a vu que ce qui, sous sa plume perçante, a trait aux sages dames enseignantes du cours en question a choqué de jeunes personnes qui le suivent encore et ont même protesté, en faveur de leurs maîtresses dévouées, contre l'ingratitude de la jeune rangée d'autrefois, qui sait mordre à retardement. On ne signale ce détail que comme un trait de caractère de l'auteur : attachée à rien, sans bienveillance et sans regret, encore moins sans un adieu à ce dont elle s'est libérée. Moi-même sans goût pour les attendrissements niais, je dois dire que cette sécheresse me paraît quelque peu pénible, mais on ne saurait demander à un silex autre chose entre ses arêtes tranchantes qu'une dureté propre à couper et à produire des étincelles, et c'est toujours l'impression que j'ai en lisant la peu souriante Mlle de Beauvoir. J'ajoute que cette rigueur est toutefois compréhensible : la libération, venant de si loin et sous de telles chaînes, a dû être souvent douloureuse. À beaucoup d'égards, même sur le plan sentimental, elle a dû s'accompagner d'assez cruels arrachements, et Mlle de Beauvoir avoue des larmes quelquefois, qui ont sans doute eu d'autres causes que le ressentiment, la colère ou l'orgueil blessé.

Hors ces conflits et ce combat de jeune amazone pour la liberté de son intelligence, il y a dans ces *Mémoires d'une jeune fille rangée* une partie de tous points admirable, voire émouvante, comme dans les *Mandarins* l'épisode des amours d'Anne en Amérique, mais c'est sans commune mesure sur le plan passionnel, et il ne s'agit ici que d'une amitié supérieure entre deux créatures d'exception. Le portrait de Zaza Mabile, par Simone, est de toute beauté ; et s'il s'agissait d'un roman, au lieu de *Mémoires* qui n'ont certainement rien de romancé, il y aurait de quoi tomber amoureux de cette héroïne, grande, belle, éclatante, rieuse, ouverte, propre, adorant la vie, faite pour aimer, être aimée, et qui le sera mal d'un être séduisant et faible ; Zaza, que dès les premières pages où elle apparaît on sent trop belle, menacée, comme marquée d'un signe fatal, et qui meurt en effet à la fin du livre, emportée par une fièvre cérébrale foudroyante, au moment où tout peut-être s'arrangeait pour elle, dans la voie du bonheur choisi, longtemps différé, obtenu. De ce livre dur et brillant d'intelligence pure, cette figure romanesque surgit avec une humaine chaleur, et je n'ai pu m'arracher des pages où elle règne, rayonnante et libre malgré l'esclavage familial qui la retient captive elle aussi. Mlle de Beauvoir dit qu'elle a beaucoup dû à cette amie, sur le plan de l'intelligence et du cœur ; mais cette amitié fut sans équivoque, et cela doit être spécifié, la pureté faisant partie de l'absolu où se plaisait « la jeune fille rangée » avant la conquête totale de sa liberté.

Elle ne l'a conquise encore que sur le plan intellectuel, quand le livre s'achève, au moment de la mort de Zaza ; et la phrase terminale annonce peut-être dans un sous-entendu mystérieux ce qui va suivre : « J'ai pensé longtemps que j'avais pavé ma liberté de sa mort. » Comme s'il avait fallu la disparition de cette sœur spirituelle pour que fût enfin trouvée la liberté de Simone femme ? Il n'y a pas d'indiscrétion, là non plus, c'est elle qui le laisse comprendre, et la dernière partie des *Mémoires* indiquait bien la direction prise. L'indépendance de l'esprit n'est pas tout pour une jeune fille ; et celle-ci a eu à lutter beaucoup avant même d'obtenir, vers 1926-1928 la permission de songer à gagner sa vie toute seule, et à s'aiguiller vers l'enseignement, via licence et agrégation ; sujets de tranches pour la famille. Simone en Sorbonne, avec des garçons, et menant une vie horrible à imaginer d' « étudiante polonaise » !...

Simone a gagné. Elle est libre, elle fait ce qu'elle veut. Sorbonne. Bibliothèque nationale ou Sainte-Geneviève ; Montparnasse et ses bars entre deux cours ; théâtre ou cinéma le soir ; un premier verre dans

le nez qu'il faudra venir dans le métro, puisque l'on a pris le paru de tout dire, l'existentialisme sera à ce prix. Liberté, voilà de tes coups ; et que de crimes en ton nom ! Mlle de Beauvoir avoue fièrement ces turpitudes libératrices. Et un premier grand sentiment, un peu tendre, selon la nature, mais pur, très intellectuel aussi pour un garçon intelligent, plaisant, mais qui se méfie du mariage et se défilera, quitte à se marier ailleurs avec une autre, sottement, et très mal finir, en clochard, ou presque... J'enregistre, pour être complet dans l'analyse des *Mémoires*, cet entre-deux sentimental dans une vie de jeune intellectuelle au féminisme violent, qui se reconnaît émue et privée de ce qui lui manque et fait le bonheur facile des autres. Mais sa ci-devant bourgeoisie tenait bon encore, ainsi que les interdits moraux et conformistes d'avant les « démythifications » et l'expérience vécue du *Deuxième Sexe*. Mlle de Beauvoir déclare avoir été une « oie blanche » un peu prolongée. Elle se voulait en tout égale à l'homme, et cela était encore un tabou. La liberté appelée avec tant d'ardeur restera longtemps cérébrale, et sur ce thème il y a encore de belles pages, frémissantes d'orgueil et de joie, sur la libération spirituelle de la jeune fille philosophe, sa jubilation de détruire, son jeu de massacre des mensonges, la substitution de la vérité absolue aux « mythes » religieux, esthétiques, moraux, sociaux ; l'évasion enfin complète et réussie hors de sa condition natale. Je passe l'itinéraire littéraire et philosophique suivi, avant la rencontre et la connaissance de Sartre, qui, ayant repéré la disciple élue dans celle qu'il appellera « le Castor », et à qui sera dédiée, en 1938, *la Nausée*, lui déclare un jour : « À partir de maintenant je vous prends en main » ; et aussitôt lâche pour elle « une grande bringue d'agrégative très vilaine » et une autre, plus jolie, « mais qui faisait des embarras ». Sartre, « qui n'arrête jamais de penser », disait de lui un ami, Herbaud ; ce que Mlle de Beauvoir traduit plus gracieusement : « Son esprit était toujours en alerte. » Elle précisera, qu'ils parlaient ensemble « d'un tas de choses, mais particulièrement d'un sujet qui m'intéressait entre tous : moi-même ». Alors que les autres l'irritaient en prétendant l'expliquer ou l'annexer à leur monde, « Sartre au contraire essayait de me situer dans mon propre système ». Il y a là de quoi plaire et se faire aimer. Le portrait qui suit du philosophe de l'existentialisme est remarquable, et justifie l'admiration qu'il suscitait parmi ses disciples, quelquefois à peine, comme celle-là, plus jeunes que lui de deux ans.

On remarquera, en lisant *les Mémoires d'une jeune fille rangée* que l'auteur parle souvent de l'enfant qu'elle fut avec le langage de la philosophe agrégée qu'elle est devenue, et cela frise quelque fois l'anachronisme. Mlle de Beauvoir s'en est elle-même aperçue et elle a paré l'objection dans la notice qui accompagne son volume : « En écrivant ces *Mémoires* j'ai soigneusement respecté la vérité, et en ce qui me concerne je n'en ai rien omis. On dira peut-être que je la reconstruis à la lumière de ce que je suis... Mais c'est mon passé qui m'a faite, si bien qu'en l'interprétant aujourd'hui je porte encore témoignage sur lui. » C'est merveilleux d'être à ce point d'une seule pièce.

ÉMILE HENRIOT, de l'Académie française

Les plus forts tirages de 1958, [Le Monde](#), 23 janvier 1959

Comme chaque année *les Nouvelles littéraires* publient d'après **les chiffres fournis par les éditeurs le tirage des livres en 1958.**

[Le Docteur Jivago](#) vient en tête avec 300 000 exemplaires. Il est suivi par M. Pierre Daninos avec [Vacances à tous prix](#) : 260 000. Les livres que les prix de fin d'année ont distingués se présentent ainsi : [Saint-Germain ou la Négociation](#), 120 000 ; [L'Empire céleste](#), 120 000 ; [le Grand Dadaïs](#), 85 000 ; [le Repos du guerrier](#), 77 000 ; [la Lézarde](#), 65 000. **[Les Mémoires d'une jeune fille rangée ont été tirés à 62 000](#)** ; [la Semaine sainte](#), 55 000. M. André Soubiran, avec [Au revoir, docteur Roche](#), fait 80 000.

Ensuite, au-dessous de 50 000, on trouve les livres de M. Daniel-Rops et de Pearl Buck. *La Sainte-Vehme* de M. Pierre Benoît, fait 38 000 et *le Naïf amoureux*, de M. Paul Guth, 42 000.

Au-dessus de 30 000 : *la Lettre dans un taxi*, de Mme Louise de Vilmorin, 35 000 ; *Angelo*, de M. Jean Giono, 35 000 également. *Une curieuse solitude*, de M. Philippe Sollers, 30 000, ainsi que *l'Art et l'Homme* de M. René Huyghe et le *Napoléon* de Louis Madelin. *La Vie de Toulouse-Lautrec*, de M. Henri Perruchot, 25 000. *Le Rendez-vous de Bruges*, de M. Armand Lanoux, 21 000. *Je jure de m'éblouir*, d'Evelyne Maluzère, 20 600. *N'importe où hors du monde*, de Maurice Barrès, 19 000. *Portrait d'un officier*, de M. Pierre-Henri Simon, 17 000, ainsi que *Canard au sang*, de M. Robert Sabatier. *Les Grandes Illusions*, de M. Gérard Boutelleau, 12 000.

Ensuite on relève des chiffres autour de 10 000 où s'arrête l'énumération : *l'Homme sans qualité*, 12 000 ; *Science fausse et fausse science*, de M. Jean Rostand, 11 000 ; *Teilhard de Chardin*, de M. André Cuénot, 10 500.

On finirait comme l'on a commencé, avec M. Boris Pasternak, dont *l'Essai d'autobiographie* est indiqué à 10 000. La comparaison ferait réfléchir sur ce qui attire le lecteur.